

BECKETT-DELEUZE: A L'OCCASION DE LA MORT DE DEUX PENSEURS

Eric Migernier

Nous traitons ici de la mort de deux penseurs, Deleuze et Beckett qui, dans leurs textes, ont renouvelé la pensée à même le langage parce que précisément, par l'écriture, ils osaient affronter la mort, et plus particulièrement la pensée sur la mort qui se dit en silence dans toute pensée, tout écrit sur la vie. Chez eux la mort n'est jamais ab-straite (et donc reléguée hors-texte comme référent inaccessible) mais toujours impliquée dans la vie et dans ce qui se dit et se pense sur la vie. Ce qui nous occupe ici n'est donc pas leur mort empirique, représentée par une date, mais plutôt ce que celle-ci illustre qui est du domaine de l'intemporel et de l'intempestif: une pensée qui n'est pas simplement embellie, décorée par leur mort et donc "tuée," mais qui au contraire "vit," c'est-à-dire poursuit son subversif et imprévisible parcours, par-delà les limites de la représentation, jusque dans la vie de ceux qui pour l'instant restent en vie (les sur-vivants).

Avec ces deux auteurs, c'est le visage même de la vie et de la mort qui change et donc simultanément notre propre visage, dans la manière dont on vit et meurt. Ce qui nous intéresse plus particulièrement c'est la façon dont cette pensée nous est disponible en nous *dis-posit*, nous les vivants, non dans l'effigie de son adoration ou sanctification (comme morte) et qui nous laisserait finalement intouchés mais dans l'intervalle, dans la fissure où la différence produite par ces textes sollicite et donc engendre notre différence *par rapport à nous-mêmes*, à ce que nous étions avant notre passage dans le texte.

Nous n'héritons pas en effet avec ces deux penseurs d'un dogme mais d'un mode, non d'une religion mais d'une esthétique, d'une "attitude" face à la mort, d'un style de vie qui prône pour nous une

nouvelle éthique de la vie: celle qui, parce qu'elle prend en compte la mort, le virtuel et l'impossible, est du domaine de ce qu'il y a d'irréductible, d'indomptable et d'infiniment différent, donc possible, dans l'actuel de ce que nous appelons notre présent. Cette pensée est portée par un langage, un souffle qui, selon le jugement de Deleuze sur Beckett est à la fois "inépuisable" et "épuisé"¹ parce qu'inspiré par un mourir vibrant qui entraîne le lecteur, non vers la fin de toutes ses limites, mais vers le début illimité de l'expérience et l'aventure de l'autre; ce dernier est le dehors, le double de tout lecteur qui vient le faire renaître à son insu dans son auto différence pour l'empêcher "d'étouffer" et lui fournir "des possibilités nouvelles."² Nous tracerons donc ici, à travers une lecture qui se veut survol général des deux œuvres, l'esquisse, non d'une fin de la pensée, mais d'une pluralité de débuts, et nous essayerons d'indiquer comment les deux textes proposent en quelque sorte ces stratégies communes différemment, dans et par leurs différences.

Il est trop facile de simplement opposer ces deux auteurs: Beckett le négatif, le pessimiste, le cynique contre Deleuze l'optimiste, celui qui affirme une joie naïve au-delà du tragique. Ils se rejoignent en réalité dans le fait qu'ils *ébranlent* la pensée en la confrontant à la différence qui fend le centre même de son identité, en la faisant affronter ce "quelque chose" qui "nous force à penser" (*Différence et Répétition* 182) même quand "c'est moi qui pense, moi dont la tête est loin" (*L'Innommable* 20). Ce qui soutient ce mouvement perturbateur dans les deux textes, c'est principalement un véritable renouvellement de la machine à penser, promotion de la pensée-événement contre le grain de la pensée traditionnelle, la pensée-substance; déconstruction des dualismes fondateurs de la métaphysique, écriture anti-dialectique, refus des schémas qui organisent les mots et les choses organiquement, rébellion intempestive contre toutes les forces réactionnaires anti-vie.

Il ne s'agit pas pourtant de réduire deux morts à une et, soit en unissant ou en différenciant celles-ci trop proprement, de les réduire à néant, au néant, mais plutôt d'entrecroiser deux écritures qui, par les échos qu'elles évoquent entre elles, tissent la toile du singulier et de l'unique qui fait qu'elles occupent le même plan d'existence, plan

nommé par Deleuze "de consistance."³ Là, pas question d'essence à jamais figée (le verbe *est*) mais plutôt des lignes multiples à plier et déplier (la conjonction *et*). Pas de belle mort statique et absolue confirmant une identité seulement perdue mais des morts relatives joignant l'infiniment petit à l'infiniment grand et célébrant déjà du début la perte de l'identité stable et le "droit à la différence" (*Foucault* 113). Ce plan, où pensée et être se rejoignent sans jamais se réduire, est ce qui permet aux deux textes de continuer à se différencier, à se renouveler parce qu'il se situe justement avant l'identification et l'union, avant la remise au même, dans la région de ce qu'on a pu appeler la différence et plus radicalement la transgression. Voyons maintenant comment ce plan déroule sa propre ontologie radicale et son propre concept de vie et de mort dans chacun des deux auteurs.

Gilles Deleuze d'abord renouvelle la philosophie parce qu'il refuse de la séparer de la vie, de l'abstraire. Il veut au contraire que la création des concepts qui selon lui est la raison d'être de la philosophie s'inscrive dans les multiples *plateaux* d'une pensée qui vit et se transforme, loin de l'universel, dans le milieu ouvert et illimité que constitue le vouloir vivre dans la différence. Il introduit la force effervescente et "disjonctivement conjonctive" du *rhizome*⁴ dans l'arborescence verticale et unilinéaire des concepts qui, dans la tradition métaphysique domptent, identifient et, ce faisant, "manquent" la différence et le devenir (*Différence et répétition* 93-94).

La pensée de Deleuze en effet, à travers son oeuvre, "devient" pour employer un terme crucial à sa philosophie, le mouvement orgique même de la différence qui balaie les catégories organiques de la métaphysique, qui déplace leurs repères, leurs commencements, leur mouvement final. C'est une évolution créative aux bifurcations imprévues et non un développement déjà *su* au début, déjà *pré-vu*. C'est la force invisible du temps (Aion) qui trace toutes les virtualités de l'infiniment passé (les "nappes du passé") dans le fini fictif de notre présent et présence (chronos) (*Logique du sens* 190-197).

Mais en nous dépouillant ainsi, nous les lecteurs, de la maîtrise et des limites de l'actuel, loin de nous priver d'un ancrage solide dans un sol sans failles, ce mouvement de devenir fait de nous des marins

intrépides qui n'ont pas peur de la houle: elle nous ouvre aux possibilités indomptables de l'instant, ce développement extraordinaire du moi quand il n'est plus borné par l'individualité ni le général, quand il devient son autre et tous ses autres, bref le singulier, le transitoire et le collectif en même temps. Cette pensée, loin de se donner comme réponse, comme théorie, n'a ici d'autre finalité que la pratique de son renouvellement à l'infini et dans l'altérité en bousculant la dialectique hégélienne et ses résolutions et totalisations. S'ouvrir à son devenir imprévu et imprévisible, est-ce un rêve hautain et impossible? C'est une façon en fait plus digne de philosopher parce que plus humble et donc plus hardie.

Car de l'acte philosophique Deleuze fait non une réflexion abstraite et donc effarouchée sur la mort mais une réflexion de la mort *sur* la vie, une reprise, un investissement à priori de tout ce qui dépasse le concept réductif de la vie depuis Platon. Sa source c'est, à l'intérieur même de la philosophie, ce qui la dépasse déjà et toujours, à savoir une certaine intimité avec ce que Blanchot appelle *le dehors*, "plus lointain que tout monde extérieur et même que toute forme d'extériorité, dès lors infiniment plus proche,"¹³ entre autres, la pensée de Leibniz (le pli), de Spinoza, de Hume, Bergson, et Nietzsche. C'est cette lignée qui permet à Deleuze de construire dans son oeuvre des concepts innovateurs fonctionnant sur eux-mêmes qui renouvellent "l'image de la pensée" (*Différence et Répétition* 169-217) sans sortir pourtant de la logique du territoire qu'ils forment un instant en le parcourant (et non dans la réflexion d'une réalité qui leur pré-existerait) avant de se métamorphoser dans d'autres formes et pour d'autres fonctions.

On voit par exemple, fidèle à l'ontologie qu'il propose, comment le paysage change de *l'Anti-Œdipe* à *La logique du sens* et à *Mille-plateaux* sans pour autant se trahir, et alors on comprend comment fonctionne le devenir chez Deleuze: dans l'immanence d'un texte d'autant plus formidable qu'il semble se multiplier à l'infini sans jamais vraiment s'afficher en bible, en réponse, en pensum. On y trouve le souci d'un texte qui se sait déjà transitoire alors même qu'il s'écrit, qui refuse l'immobilité et tend toujours vers autre chose. Il n'y a que les

mauvais critiques qui appauvrissent un texte pour le figer dans une essence. Deleuze lui, avait parié sur l'existence, mais une existence précaire et hasardeuse dont il avait l'honnêteté de ne pas se détourner.

C'est justement ici dans ce lieu impensable de l'impossible où paradoxalement les possibilités se multiplient tellement que, selon Deleuze, elles finissent par épuiser tout choix, toute décision, que réside aussi Beckett; présence teigneuse et crispée, étrange créature prostrée et pourtant mouvante, entraînée par une langue, une pensée vitale qu'elle ne cesse de brimer, de ralentir, d'accélérer, bref de torturer. C'est dans cet espace virtuel mais non moins réel de l'écriture-fiction qui constitue les "histoires" de Beckett que la vie se pense et à chaque instant se re-pense à travers les cogitations d'un narrateur dont l'individualité poignante dans son anonymité ironique exprime un rapport à la fois intime et détaché avec la mort; mort des mots, véritable passage dans la souillure et aussi effacement capable seul de transformer, de nettoyer ce qui se "charrie" dans les mots.⁶ Mort aussi d'une certaine façon de penser, celle qui, jadis, permettait la croyance en un monde absolu où les bien-vivants circulent sans problème comme s'ils y étaient chez eux. Beckett, lui, est un "expulsé" (*Textes pour rien* 11-40), dans les mots et par les mots, *avec* les mots des autres et *dans* l'absence de mots, dans un silence où justement tout change de place et de signification, monde et pensée, monde et mots, monde et moi. Comment cette mort qui est aussi une re-vie se produit-elle notamment à travers la trilogie (*Molloy*, *Malone meurt*, *L'Innommable*)?

Beckett déroule dans ce texte à séries miroitantes l'aventure auto-contemplative d'un récit à la fois fermé (parce que refermé sur lui-même, éminemment privé, dans le sens où on est "privé" des autres) et simultanément *ouvert* sur un infini intérieur ("la pensée du dehors")⁷ où chaque seconde précipite justement le penseur vers un nouveau danger privé, intime, où il peut à tout instant perdre "la boule." (*L'Innommable* se décrit justement comme boule sur laquelle tout glisse et se perd, ce qui rappelle étrangement le "corps sans organes" de Deleuze dans *L'anti-œdipe*, grand œuf lisse où viennent s'accrocher les impulsions perverses d'un moi éclaté et fragmenté.)

Ce qui est à perdre ici c'est le sens commun et la raison (perdre la

raison) dans tous les sens du terme: ratio, calcul, mesure. Tout devient illimité et démesuré. Comme avec Deleuze, les modalités de cet ébranlement chez Beckett nous emmènent par l'écriture dans des révolutions qui se passent dans la tête, dans le cerveau, et qui causent en même temps le retrait et la neutralisation du monde et du sujet. "Je" n'a plus comme objet que justement son double, celui qui dit "je," ce sujet fuyant qui prétend parler pour lui. Deleuze résume bien la tâche impossible de l'innommable/narrateur quand il dit: "Ce n'est pas l'émanation d'un je, c'est la mise en immanence d'un toujours autre ou d'un Non-moi."⁸ Cette condition provoque une série de fuites et d'empêchements, de bloquages et de dépassements qui effacent et réinscrivent la dualité traditionnelle du sujet et de l'objet de la façon suivante.

Au lieu du sujet centré sur et dans un monde qu'il domine et qui lui fait face, il y a emmêlement de deux dimensions qui, quand elles peuvent être séparées, n'en restent pas moins inséparables parce que situées dans une même source innommable et dépendantes d'une langue qui, quand elle nomme, le fait mal et de façon incertaine. Dans *L'Innommable* par exemple, d'un côté il y a le *Je* (dont "je" lui-même ne sait rien, inconnu, "mal vu, mal dit," mal su) et de l'autre *ce bruit* (les autres, les voix, le bourdonnement du langage et du monde accompagné d'un certain silence) (*L'Innommable* 151). Et entre les deux, la source commune que l'on postule être située à l'intérieur de celui qui dit "je" sans qu'on en soit jamais sûr. Et si "je" devient l'entre, comme dit l'innommable/narrateur, la fine paroi qui sépare ces deux dimensions sans les débrouiller, la mystérieuse voix sans origine qui dit à la fois "je" et "monde" ou "moi" et "les autres." où est donc sa place maintenant? Ne devient-il pas dès lors l'impossible qui pourtant laisse encore une possibilité, la même, quand tout a été dit, et qui permet de continuer pour se dire et se redire encore justement dans l'impossibilité et pourtant l'obligation de se dire (*L'Innommable* 190)? Encore une fois la mort d'un élément traditionnellement figé et bloqué par la représentation s'ouvre potentiellement et ce, en dépit du narrateur "épuisé," sur de nouvelles possibilités, de nouvelles formes de vie.

Ce drame du sujet orchestre chez Beckett dans la trilogie la danse

de la transgression, d'une répétition de la différence qui ne s'accommode d'aucune limite sinon pour une fraction de seconde, le temps de souffler, de démarquer un territoire temporaire en mouvement qui, avant de pouvoir être représenté, déjà s'estompe, se perd, s'évanouit pour changer la face même des mondes internes et externes présents. Ce drame est souvent vécu non comme une tragédie mais plutôt comme une condition inévitable, dans la logique de la vie et qui laisse peu de regrets. Du côté du sujet, les évanouissements de Malone par exemple, avec ses remises à soi et reprises de connaissance, sont d'autant moins terrifiants que justement, au réveil, il déclare que perdre la conscience lui est complètement égal. Cela s'explique par le fait que comme la mort, la perte de conscience n'est jamais absolue mais plutôt rythmée par la disparition et "éternel retour" relatif et multiple du sujet comme "contre-moi" (*Logique du sens* 206). De même, les diverses copies de Molloy co-existent mais jamais ne coopèrent dans l'esprit de Moran pour unifier Molloy, pour former un seul Molloy enfin identifiable qu'on pourrait repérer et donc retrouver; dans *L'Innommable* enfin, l'identité d'un je universel un instant envisagé représentable, s'avère un conte singulier de Basil sur un hypothétique sujet qui déjà se transfigure dans l'histoire encore plus impensable de Worm.

Du côté de l'objet c'est le monde extérieur en général qui, d'une espèce de permanence étrangement familière et trop bien connue, semble se métamorphoser sur place pour donner lieu à un territoire sans bornes, sans domaine pré-établi (voir le voyage et errances de Molloy dans la forêt et à travers les plaines ou dans une ville qu'il ne reconnaît pas, bien qu'il s'agisse justement de sa ville, celle qu'il n'aurait jamais quittée). Cela est vrai parce que, comme l'indique Deleuze, le point de vue sur la ville n'est jamais sur la même ville mais c'est toujours "une autre ville dans la ville" qui surgit et toujours une autre vie dans ce qui n'apparaît que comme la même ville (*Logique du sens* 203). L'objet perdu c'est aussi le X énigmatique que Watt contemple sans pouvoir lui redonner une fonction, une utilité, une place dans une série d'objets donnée et fixée par la nomination. Mais au-delà de ce manque à l'objet, c'est une part d'irréalisé dans chaque "événement" qui se laisse deviner, la présence "innommable" d'une mort qui double la vie

et qui, en s'en retirant, laisse passer d'autres possibilités de vie (*Logique du sens* 178).

La leçon ultime de Beckett dans tout cela (qui est aussi celle du narrateur de *L'Innommable* par-delà le pensum qu'il dit devoir d'abord à la société et aux autres) dit qu'on ne date pas plus sa vie que sa mort parce que celles-ci sont justement hors-temps, hors-inscription, et que ce qui se temporalise, ce qui s'inscrit dans nos représentations, qu'elles soient orales ou écrites, n'est qu'une pâle imitatrice, un symbole qui ne réunit rien à rien. Le *je* (lieu de la résonance de la vie et de la mort) est vidé de l'intérieur dès le début, dans un temps qui le dépossède à la fois de lui-même (sujet) et du monde solide qui constituait jadis son assise (objet). Le seul mode de ce *je* est donc dans une nouvelle relation avec la vie et avec la mort (sujet et objet impossibles), avec sa mort, *avec* étant le mot important: c'est-à-dire dans une relation intime permanente et réactivée qui cependant n'est pas nécessairement statique: car, comme nous l'apprennent Foucault et Deleuze sans cesse dans leur œuvre, le rapport à la mort change, évolue selon les époques de l'histoire, et selon les époques de la vie.

Ainsi, à chaque nouvelle transgression, chaque franchissement de la limite, la lecture de Beckett, alors que nous cherchons devant ces questions sinon des réponses du moins des possibilités d'action, nous rapproche soudainement de Deleuze et sa philosophie radicale sur l'histoire et la vie; nous voilà poussés loin du connu actuel (le vrai, le maintenant) du bien pensé, de l'intelligence abstraite, nous voilà partis de l'ici à l'ailleurs, pire nous voilà à ressentir le connu *comme* inconnu, le familier *comme* terrifiante étrangeté, l'identité *comme* œuvre d'une différence rebelle, indomptable.

Après *L'Innommable* nous nous trouvons dans des textes pauvres et secs en apparence (*Textes pour rien*) d'une richesse immense faits d'interminables et pourtant courts soliloques et nous balbutions, nous "bégayons" comme dit Deleuze dans notre propre langue. Beckett l'Irlandais se permet de "faire bégayer la langue." de nous déposséder du français justement en le possédant parfaitement jusque dans la plus grande subtilité et donc absurdité de sa logique (*Critique et clinique* 135-143). Nous y devenons nous-mêmes lecteurs langue bégayante.

salissante, surchargement de mots dans des textes qui semblent devenir notre propre intimité (voix désincarnée et pourtant proche du corps de la matière), et ce faisant, nous laissent sans langue, sans possibilités de mots: textes pourtant d'une limpidité, d'une pureté, d'une beauté éclatante alors même qu'ils évoquent l'ombre la plus tenace, le manque de vision, le "mal vu, mal dit." C'est un au-delà qu'ils évoquent, plus loin que la langue ou dans son élan même, dans ce qui la fait battre plus fort que tous nos rythmes, nos halètements, nos tentatives de respiration.

Bref nous voilà au sein de la rumeur de cette existence que nous appelons la vie et Deleuze "une vie," à entendre une autre voix anonyme et pourtant plurielle, multiple, celle de *Company* par exemple. Elle parle une solitude essentielle et pourtant non pathétique, située au delà du tragique, vers un autre domaine: voix de la mort qui nous souffle dans le dos pour nous obliger à imaginer d'autres vies dans La vie: créativité ultime mais pas seulement littéraire, au-delà de la littérature existentielle certainement, mais dans un domaine qui n'est déjà plus humain, au-delà d'une certaine conception de l'humain que définissait une bien trop claire différence vie-mort. C'est cette expérience à double-tranchant qui nous touche chez ces auteurs: d'un côté elle semble nous écraser, trop forte trop large pour nos poumons, de l'autre elle nous soulève, nous donne de l'élan pour partir sur de nouveaux chemins.

Il est des matins où relire Beckett et relire Deleuze vous remet dans la lumière, vous met de la lumière dans les cellules, vous redonne du sang frais et, avec la volonté, du désir. Et des soirs où tout baisse, l'envie comme la passion, où se rétrécit en soi toute fierté, toute noblesse, tout courage, où l'on rampe avec Beckett et Malone dans l'étrange intimité d'une chambre qui nous avale peu à peu. Dans cette aventure effrayante et unique qui n'est même plus de la philosophie et encore moins de la littérature, qu'est-ce qui nous empêche, nous les lecteurs, mais bien plus nous les vivants en effet d'être avalés, fragmentés, happés, noyés comme des naufragés sans voile dérisoirement recouverts, ensevelis dans une eau sans issue, sans voie?

C'est un "no exit," un enfermement à la Beckett, une paralysie,

une danse absurde sans espoir qui continue où l'on voudrait que ça cesse, que ça nous finisse, qu'on en finisse. Qu'est-ce qui nous empêche de craquer tel le héros de Fitzgerald dans *The Crack-up* sombrant dans la dépression, brisé par la fêlure d'une vie alcoolique, vie dépressive sombre mélancolie noire des regrets rassassés (*Logique du sens* 184-189)? Dans tout philosophe, dans tout écrivain il y a un alcoolique effondré sur un bar à minuit levant un dernier verre vers Dieu, vers Platon, raillant avec Nietzsche et provoquant, haïssant avec Beckett dans un dernier élan d'amour. Qu'est-ce qui nous empêche d'étouffer avec Gilles même s'il nous reste du poumon, d'ouvrir la fenêtre et pourtant sur le bord une dernière fois de penser comme Beckett au-delà de l'espoir et encore comme Deleuze avec toute notre bêtise, refusant l'intelligence de la raison? "

Là est bien l'ultime proposition, le test du courage, de la rigueur demandée par ces deux penseurs alors même qu'ils découvrent l'absurde, le non-sens, la folie, l'emprisonnement et (surtout Deleuze) le décrochage ultime dans le vide, l'abandon du corps à la témérité de cette pensée. Comment apprendre assez d'eux pour ne pas se détourner de l'étouffement, ne pas se protéger de la chute du vide et justement regarder en face cette terreur à la fois interne et externe qui nous menace dans notre identité, notre intégrité?

Deleuze revient souvent à ce moment vertigineux, attiré par sa force, entraîné par la logique de la perte d'identité que stipule toute sa pensée, fidèle à son pouvoir multiplicateur où "le moi se dissout et se fêle le je" (*Logique du sens*, 166), unité ouverte qui ne réconcilie jamais ses fragments mais plutôt les compose en mondes impossibles et temporaires. Toujours Deleuze est au bord de ce qu'il appelle *l'événement* et ce bien avant l'événement de sa mort datée historique. Mille fois en penseur funambule acrobate sans peur parce que justement au cœur de la peur pour la comprendre sans la dompter. Deleuze avait confronté cet événement où s'entrecroisent vie et mort, instaut du passage, du devenir qui dépasse le présent et l'être tout en le rendant possible, en lui prêtant une assise temporaire.

C'est justement là dans cette espace lisse (ce plan de consistance)

qu'il commençait à strier, à tracer, à prolonger d'une écriture précise et audacieuse les micro-lignes multiples qui toujours s'y défilent; il épousait leurs souples tentacules comme le nageur fait confiance à la vague qui va l'anéantir pour l'amener encore ailleurs, c'est à dire comme dit Beckett "dans l'ailleurs de l'ici" (*L'Innommable* 54) où *je* deviens vague, mouvement de la mer, où *je* rejoins ce qui m'enfante et me reprend, où *je* renaiss inconnu à moi-même et pourtant comme Beckett intimement familier à ce qui justement m'entraîne hors de moi. Nous sommes des saisons, disait Deleuze, des humeurs, des héccécités et non des sujets fixes dans notre "devenir-animal, devenir imperceptible" (*Mille-plateaux* 284-380); nous sommes des ares en mouvement comme le Malone de Beckett, des gaz qui s'évaporent, un je qui se sent toujours pousser plus loin que sa chambre sans la quitter et justement en ne la quittant pas. La force que la pensée de Deleuze fait ressortir de Beckett ici, c'est que ce qui renaît de ces moments d'apparente impuissance qui dépossède le je, c'est justement une "volonté de puissance" plus large de devenir autre et d'habiter le lieu de l'autre, un on impersonnel beckettien à la Blanchot. C'est dans ce lieu que Beckett vit la mort comme une attente où justement rien n'a lieu que l'attente et dans cette attente toute une autre vie, plus subtile, plus précise que celle trop large, trop absolue des vivants de notre monde.

En contre-point des projets conscients de Malone (écrire une histoire, faire son inventaire) basés sur une logique d'accumulation, d'augmentation encore logée dans un concept reducteur de la vie, (vain espoir de se préserver comme personnage, comme ayant vécu!) vient se greffer tout un phénomène d'amointrissement (lessness) situé dans ce que Bataille a appelé "l'économie générale" dans *La Part maudite*. C'est dans ce domaine inconscient et excessif logé au sein de la conscience du je que se situent toutes les petites morts de celui-ci, l'épuisement de sa vie par d'autres vies à la fois plus grandes et plus minuscules. Ce phénomène d'usure indique chez Beckett les pertes de conscience (in-conscience) où le je se quitte pour se retrouver autre au réveil et pourtant identique dans la problématique qui continue de se poser à lui. Le projet "d'en finir" cède le pas ici à la question de

“comment être.” ce qui implique une continuation ad infinitum, une répétition sans but et sans fin ressentie comme une obligation.

Beckett se fatiguera-t-il jamais de ce qui de l'intérieur le mine, l'épuise (tourment-tournant de la pensée et de l'écriture moderne)? La conscience de soi est ici travaillée par une logique paradoxale qui fait que, dans son attente, elle se retrouve non pas réunie à elle-même, mais plutôt diminuée par rapport à elle-même, comme si on lui enlevait un peu d'elle dans ces immenses secondes où se passe le temps de l'écriture beckettienne. Economie d'épuisement où, comme le montre Deleuze dans son essai sur Beckett, il y a quelque chose qui demeure inépuisable dans le sujet à travers l'épuisement de tous les sujets (les Murphy, Molloy, Malone, Watt) qui le représentent et le peuplent.

L'innommable/narrateur déclare tout au long de sa narration que tous ces autres qui passent pour lui dans les textes précédents de la trilogie ne sont que de pâles fantoches, des masques bien trop voyants qui le cachent pour d'autant mieux révéler son impossible présence, au-delà de toute représentation. Tout le problème de ce narrateur (comment se sauver sans être complètement anéanti par les autres, comment être en n'étant pas?) est qu'il n'échappe pas à ce qu'il appelle “mes apories” (logique du paradoxe chez Deleuze). Ce que nous apprenons à la fois de Deleuze et de Beckett, c'est qu'il n'y a pas de solution à ce problème parce que la réconciliation de ces termes opposés ne peut plus se faire dans la logique réductive de la vie (avec tout son appareil conceptuel dialectique) mais dans une logique du paradoxe plus large qui inclue la présence du non-sens et de la mort, du non-sens de la mort dans ce qu'on appelle la vie.

Deleuze propose comme ouverture possible une neutralisation du sujet, une contre-effectuation. (*Logique du sens* 176). C'est là un je qui s'échappe alors même qu'il est constitué. Sujet qui a droit à la différence et à la différence ultime de sa mort, à ses morts à la fois singulières et anonymes. Pas d'absence ni de présence ici, mais une fuite, une dérobade. Promenade nomadique des schizophrènes où Deleuze et Beckett se retrouvent (*L'anti-oedipe avec Malone meurt*) justement dans leurs différences, l'un avec sa finesse de funambule, l'autre avec toute sa rage et son adresse pour la feinte, l'esquive, la

dérive à la Molloy lentement sur une ironique bicyclette que jamais le flic ne pourra arrêter.

On retrouve une certaine indifférence dans cette neutralisation qu'effectuent les deux penseurs. Indifférence qui est pourtant loin d'être un renoncement car c'est elle qui les met aussi en partance, en souffrance. Je en retrait. Mais aussi qui se mobilise. Pour un nouveau projet. Etre parti et en partance. Mais aussi savoir rester. Voyage au bout du monde certes, mais le monde c'est une chambre où on fait du sur-place, comme pour Malone. Etre essouffé parce qu'on respire un autre souffle trop fort pour nous et qui pourtant se mêle à la voix, celle que l'on s'entend avoir ce soir (croit-on sérieusement qu'on est né avec sa voix?). Finalement être digne de ce qui nous arrive en s'en retirant (*Logique du sens* 174-179). "Vivre une seule seconde sans guide."¹

Là où Beckett prétendait souvent ne rien voir de nouveau qu'une répétition sans fin vidée à l'avance de son sens et dont il a magistralement maîtrisé la décadence et dénoncé la grandiloquence sournoise, le lègue de Deleuze, assumé à la fin de *L'Innommable* par Beckett, c'est qu'il faut continuer à défigurer, à déconfigurer, à rendre autre en se laissant devenir autre. A la logique du même et de l'identité qui ne ramène qu'à la pauvreté mentale. Deleuze et Beckett nous proposent tous les deux un épuisement inépuisable, un appauvrissement au-delà de toute richesse concevable, un essouffement qui encore respire par-delà la coupure.

Marshall University

NOTES

¹ Deleuze, *L'Épuisé* 69. "L'aporie consiste dans l'inépuisable série de tous ces épuisés."

² Deleuze, *Pourparlers* 143. "du possible, sinon j'étouffe..."

³ Pour une discussion importante sur le sujet du plan de consistance et de son rapport à l'immanence et au multiple, voir le travail de Philippe Mengue, *Gilles Deleuze et le système du multiple*, 33-39.

⁴ Les termes *plateaux* et *rhizome* sont introduits dans *Mille-Plateaux* de Gilles Deleuze, 9-37.

⁵ Deleuze, *Foucault* 92.

⁶ Beckett, *L'Innommable* 18. "D'abord salir ensuite nettoyer."

⁷ Pour une discussion essentielle du terme de Blanchot "la pensée du dehors," voir l'article de Michel Foucault intitulé "La Pensée du dehors" in *Critique* 229, 523-546.

⁸ Deleuze, *Foucault* 105.

⁹ Gilles Deleuze présente le concept d'une vie à la fois immanente et anonyme dans l'essai "L'Immanence: Une vie..." in *Philosophie* 47, 3-7.

¹⁰ Deleuze présente un commentaire sur "la bêtise de la pensée" qu'il considère comme étant inhérente au fonctionnement de base de la pensée et donc irréductible à ce qu'il appelle l'erreur dans *Différence et Répétition*, 194.

¹¹ Beckett, *L'Innommable* 70.

OEUVRES CITÉES

- Bataille, Georges. *La part maudite*. Paris: Les Editions de Minuit, 1955.
- Beckett, Samuel. *L'Innommable*. Paris: Les Editions de Minuit, 1953.
- . *Malone meurt*. Paris: Les Editions de Minuit, 1951.
- . *Molloy*. Paris: Les Editions de Minuit, 1955.
- . *Watt*. New York: Grove Press, 1955.
- . *Company*. London: Picador, 1982.
- . *Mal vu mal dit*. Paris, Les Editions de Minuit, 1981.
- . *Nouvelles et Textes pour rien*. Paris: Les Editions de Minuit, 1951.
- Deleuze, Gilles. *Différence et répétition*. Paris: Presses Universitaires de France, 1972.
- . *Foucault*. Paris: Les Editions de Minuit, 1986.
- . *Logique du sens*. Paris: Les Editions de Minuit, 1969.
- . *Critique et Clinique*. Paris: Les Editions de Minuit, 1993.
- . "L'Épuisé" in *Quad* de Samuel Beckett. Paris: Les Editions de Minuit, 1992.

- Deleuze, Gilles et Felix Guattari. *L'Anti-Edipe*. Paris: Les Editions de Minuit, 1972.
- . *Mille Plateaux*. Paris: Les Editions de Minuit, 1980.
- Foucault, Michel. "La Pensée du dehors", *Critique* 229 (1966): 523-545.
- Gualandi Alberto. *Deleuze*. Paris: Les Belles Lettres, 1998.
- Mengue, Philippe. *Gilles Deleuze ou le système du multiple*. Paris: Editions kimé, 1994.